

Agnès Rosenstiehl :
« Oui les filles, vous
êtes libres d'être
différentes, d'exister
à votre façon. Et
surtout, vous êtes
libres d'inventer. »



« AUJOURD'HUI, ON EST PLUS PUDIBOND »

Avant Mimi Cracra, elle a imaginé d'autres figures de gamines vives et délurées. Quarante ans plus tard, Agnès Rosenstiehl republie Les Filles, un album féministe en noir et blanc pour les 8 ans et plus.

C'était il y a une vingtaine d'années. Agnès Rosenstiehl en avait une cinquantaine, et la créatrice de Mimi Cracra se souvient encore des réactions des enfants quand l'institutrice, qui l'avait invitée à parler de sa libre et espiegle héroïne, icône de *Pomme d'Api* (et de la télévision, sous forme de série animée), la présenta à la classe. « Ah! les têtes des gosses. Je n'étais pas encore une mamie de 70 ans, mais ils m'ont dévisagée avec des yeux ronds comme des billes : impossible que je sois la maman de Mimi Cracra! Ils s'attendaient probablement à voir arriver un dessin animé, une dame en papier... Le réel les a fusillés! »

Ce matin glacé de décembre, dans la bibliothèque d'une école primaire du 5^e arrondissement de Paris, les enfants n'ont pas l'air surpris en découvrant la dame à la frange blanche et au beau visage rieur, doudoune vert pomme sur une sobre robe grise. Celle-ci, en revanche, s'avoue « un peu nerveuse ». Elle plie et déplie un bout de papier sur lequel elle a griffonné ce qu'elle devrait « absolument ne pas oublier de leur dire ». Pas sur Mimi Cracra cette fois, mais sur l'un de ses premiers livres, *Les Filles*, publié en 1976, et sujet de la rencontre du jour.

Dans la bibliothèque, l'album aux illustrations en noir et blanc, réédité pour la première fois cet hiver, a fait des vagues. L'animatrice du lieu a proposé une rencontre. Dans *Les Filles*, l'héroïne, petite-cousine de Mimi Cracra, s'invente un avenir où rien n'est impossible. Devenir architecte-mère et chef d'orchestre le soir, faire de la gelée de cassis à 80 à l'heure, jouer au rugby, changer de robe un million de fois ou TOUT lire parfaitement. Mais aussi baisser sa culotte et parler de règles après avoir alpagué un petit camarade : « Moi, je suis une fille, tu connais ? »

Assis en cercle autour de la dessinatrice, une quinzaine de fillettes entre 8 et 10 ans et deux garçons, visiblement ravis d'être en bonne compagnie, pouffent. Les doigts se lèvent : « Mais c'est nos parties intimes! » lance l'une, « notre corps nous appartient », dit l'autre, tandis que d'autres encore trouvent que « c'est pervers », ou « un peu dégueu quand même », selon l'un des garçonnetts. Agnès Rosenstiehl répond à chaque interrogation, avec bienveillance et humour : « Le sang? C'est pour attaquer le garçon sur son terrain de prédilection, la bagarre, et lui dire, tu vois, ça saigne, même pas peur, même pas mal, alors pas la peine de m'épater avec tes biceps! Et puis, la moitié de l'humanité a des règles, c'est totalement normal, et naturel! Ce qui est pervers en revanche, c'est d'attaquer la volonté de l'autre. Car oui, votre corps vous appartient, à vous et à vous seuls! » D'ailleurs, insiste-t-elle, « je ne pense pas que *Les Filles* soit un livre à lire en public, il aborde des questions intimes, ce n'est pas une conférence sur ce que les gens doivent faire avec leur corps. Pas question d'asséner des vérités ou des normes... »

1976-2018 : plus de quarante ans, et tout un monde, entre ces deux dates. Aujourd'hui, Agnès Rosenstiehl n'est « plus sûre du tout » qu'elle écrirait le même livre, elle qui n'a jamais cherché à choquer ou à transgresser. « Quand le livre est sorti, se souvient-elle, personne n'a bronché. On était après Mai 68, dans un climat de liberté énorme. Aujourd'hui, c'est un



peu moins le cas, on est plus pudibond. Parler aux enfants de leur corps, de leur sexualité, est devenu choquant. C'est une défense légitime contre les abus, et la preuve que la notion de consentement est bien ancrée chez les jeunes, ce qui représente un immense progrès. Mais la contrepartie, c'est que le corps a été évacué... » *Les Filles* est paru à l'origine aux éditions Des femmes.

Antoinette Fouque, sa directrice, venait de rééditer *De la coiffure*, tout premier livre d'Agnès Rosenstiehl, dans lequel une petite fille aux cheveux courts prolonge « ses désirs de puissance sous forme de nattes interminables, qui lui servent de corde à sauter ou de parapluie... ». Et la dessinatrice attendait son quatrième enfant en s'étonnant qu'aucun livre ne parle des différences entre les sexes... « Antoinette Fouque m'a dit : "Chiche, fais-nous un livre sur les filles!" Elle a été ravie du résultat, excepté de voir la fillette partir avec le garçon à la fin. »

Quarante ans plus tard, comme *De la coiffure* et *La Naissance*, que l'éditrice Marianne Zuzula a eu l'excellente idée de rééditer, *Les Filles* n'a

pas pris une ride, merveille d'album au graphisme épuré et à l'étonnante modernité qui raconte, franchement et toujours à hauteur d'enfant, ce que c'est que d'être une fille. Une petite fille libre et malicieuse qui n'a pas peur de dire ce qu'elle veut et d'ouvrir le champ des possibles. Et si *Les Filles* était le premier album jeunesse féministe? Moue d'Agnès Rosenstiehl : « Je me sens avant tout humaniste. Je défends le droit de chaque être humain, femme ou homme, à disposer de soi. Foutons la paix aux femmes, et à leur corps! Cela dit, j'ai horreur de l'égalitarisme. Dire : un homme égale une femme, mais quel honneur on lui fait! Chaque sexe a des attributs, ce serait absurde de vouloir les nier. D'ailleurs, pouvoir mettre des enfants au monde est un privilège ahurissant qui nous a valu, et nous vaut encore dans le monde, la pire des oppressions... Alors, oui les filles, il ne faut jamais baisser la garde, vous avez les mêmes droits, mais vous êtes libres d'être différentes, d'exister à votre façon. Et surtout, vous êtes libres d'inventer. »

Comme Mimi Cracra qui joue avec des bouts de carton et s'invente toutes sortes d'histoires, « sans interdits de jeux garçons-filles ». Et comme Agnès Rosenstiehl. « Mimi Cracra, c'est moi. Entre mes parents et mes frères jumeaux plus jeunes, qui étaient comme deux corps inséparables, j'étais seule. Alors je me suis inventé mon monde, qui n'était ni fille ni garçon. En plus, je suis née en 1941, il n'y avait pas pléthore de jeux! Mais jamais je ne me suis ennuyée. Je m'amusais avec un rien, un cageot devenait mon camion ou la maison de la poupée. » Aujourd'hui, à côté de l'« immense » passion de sa vie, la musique classique, qui lui a valu un premier prix d'harmonie au Conservatoire, ce qui la porte toujours, c'est raconter ce qui se passe dans la tête des enfants. « L'invention, la récupération, le rêve, c'est inépuisable! Et j'espère développer chez les enfants, et leurs parents, ce respect de l'imagination, qui est une incroyable richesse de l'espèce humaine... » Ces jours-ci, dans le lumineux atelier de sa maison du 13^e arrondissement, elle dessine justement une nouvelle histoire où il est question d'inventer...

un quotidien « plus décroissant ». « S'il fait un peu frais dans la maison, mets un pull, si ton pull est troué, raccommode-le... Alors, féministe, je ne sais pas, mais décroissante, sûrement! » ●

À LIRE

De la coiffure

éd. La ville brûle, 48 p., 13€.

Les Filles

éd. La ville brûle, 52 p., 14€.

La Naissance

éd. La ville brûle, 46 p., 15€.

Par Weronika Zarachowicz

Photo Léa Crespi pour Télérama